

Århem, Kag, *Pastorale Man in the Garden of Eden. The Maasai of the Ngorongoro Conservation Area, Tanzania*. Uppsala (Sweden), The Scandinavian Institute of African Studies, Coll. «Uppsala Research Reports in Culture Anthropology », 1985, 125 p.

Andrée Roberge

Volume 18, numéro 1, 1987

Pêches maritimes : nouveau contexte international et politiques contrastées

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702143ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702143ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roberge, A. (1987). Compte rendu de [Århem, Kag, *Pastorale Man in the Garden of Eden. The Maasai of the Ngorongoro Conservation Area, Tanzania*. Uppsala (Sweden), The Scandinavian Institute of African Studies, Coll. «Uppsala Research Reports in Culture Anthropology », 1985, 125 p.] *Études internationales*, 18(1), 235–237. <https://doi.org/10.7202/702143ar>

En somme, il faudra compter sur la bonne volonté de tous les participants, un postulat auquel arrive toute personne ayant un tant soit peu réfléchi à la problématique du désengagement nucléaire. Peut-être l'apport de Kenny est-il surtout remarquable dans ce sens qu'il propose une tentative (certainement pas la seule possible dans les circonstances) pour façonner, par des actes unilatéraux, un climat dans lequel, espère-t-il, la bonne volonté s'insérera d'elle-même de part et d'autre. Peut-on rejeter du revers de la main une telle proposition ? Il nous apparaît que non, bien que beaucoup de temps risque de passer avant que l'on décide de s'engager dans un tel programme et que celui-ci réussisse. Après tout, les positions de l'Ouest, sur les droits de la personne, sont là, unilatéralement crédibles, depuis des années.

Serge BERNIER

*Ministère de la Défense Nationale
Ottawa*

AFRIQUE

ÅRHEM, Kaj, *Pastoral Man in the Garden of Eden. The Maasai of the Ngorongoro Conservation Area, Tanzania*. Uppsala (Sweden), The Scandinavian Institute of African Studies, Coll. « Uppsala Research Reports in Cultural Anthropology », 1985, 125 p.

Kaj Århem, anthropologue de profession, nous soumet, dans ce rapport intérimaire de recherche, un plaidoyer en faveur d'une population et, plus précisément, d'un mode de subsistance menacé de disparition. Les Masaï de la réserve faunique de Ngorongoro au nord de la Tanzanie occupent un territoire de 8000 milles carrés connu surtout pour son cratère et le site anthropologique d'Olduvai. Comme d'autres populations de pasteurs semi-nomades de Tanzanie ou du Kenya, cette subdivision de l'ethnie Masaï se débat au sein de conflits multiples. L'État, les ethnies agricoles avoisinantes, les sociétés de préservation de la faune mettent en péril la poursuite d'une vie pastorale telle que la connaissent les Masaï depuis des générations.

Reprenant les études et les rapports des chercheurs qui l'ont précédé, Århem compile de nouvelles données pour mieux asseoir encore son évaluation de l'impact des activités économiques des Masaï sur l'équilibre de l'écosystème. En quelques chapitres bien serrés, l'auteur nous instruit des conditions climatiques et écologiques de la région, dresse le bilan historique et le profil culturel de l'ethnie et identifie les principaux obstacles, naturels et sociaux, auxquels se butent et s'adaptent les Masaï dans leur lutte pour la survie.

Installés dans la région depuis le XVII^{ème} siècle, ils ont vu leur territoire grignoté tour à tour par les régimes coloniaux allemand et britannique. Après l'accession à l'indépendance, en 1961, l'élite au pouvoir entreprend de fonder l'économie nationale sur un projet agraire. Du coup, les populations de pasteurs nomades – ou celles qui conjuguent une activité agricole d'appoint – se retrouvaient en marge du Plan. La transhumance, alliée ou non à une pratique secondaire de l'agriculture, s'agence mal avec une volonté étatique de sédentarisation visant un meilleur contrôle bureaucratique.

À quelques reprises depuis 20 ans, le pouvoir en place a soit délogé les Masaï de leurs territoires, soit imposé un ensemble d'interdits touchant leurs pratiques d'élevage ou leur rapport à l'environnement. Pour les amener à s'installer dans les villages permanents et à pratiquer un élevage intensif et sédentarisé, l'administration de la zone de conservation de Ngorongoro a formulé plusieurs promesses. Or la plupart sont demeurées sans lendemain. Les services de santé départis aux humains et à leurs troupeaux s'avèrent au mieux inadéquats. Malgré certains travaux d'aqueduc, vite hors d'usage, l'approvisionnement en eau demeure précaire et aléatoire. Les magasins d'État, véritable force d'attraction des villages permanents, sont le plus souvent vides. La population ne peut pas se fier à ces centres de distribution pour obtenir le maïs qui constitue le complément traditionnel de son alimentation lactée et carnée.

Au-delà de ces bouleversements et de l'incapacité de l'État à remplir ses promesses, ce sont surtout les mesures vexatoires assorties

qui ont le plus indisposé cette population de pasteurs. On a voulu entre autres leur interdire d'effectuer des brûlis saisonniers, de décider du lieu de pacage des troupeaux et de pratiquer la culture subsidiaire du maïs et de légumes. On leur a encore défendu l'accès aux salines et la chasse aux prédateurs décimant leur cheptel.

Toutes ces mesures visent essentiellement la préservation et la mise en valeur de territoires stratégiques sur les plans de la faune et du tourisme. De plus, la gestion de cet organisme, The Ngorongoro Conservation Area Authority, relève d'un conservateur nommé directement par le président du pays. On comprendra dès lors et le ton prudent, modéré, de l'auteur et son empressement à faire paraître un ouvrage qu'il qualifie de première ébauche. Dans ce rapport à la fois succinct et substantiel, Århem fait peu état de la situation économique de la Tanzanie et de l'échec des plans quinquennaux. Or le rapport de la population Masai à un territoire, à un environnement ne peut être analysé dans un vacuum politico-économique.

Cette ethnie s'est au cours des siècles engagée dans un rapport dynamique avec un milieu écologique fragile, fluctuant. Qui plus est, de nombreux écologistes lui reconnaissent une responsabilité majeure dans la création d'un nouvel écosystème, comme le relatait déjà en 1973, Pierre Bonte :

En fait, les travaux récents d'écologistes [...] ont montré que la végétation à herbe courte de ces régions qui portent, outre les troupeaux domestiques, de vastes hardes d'ongulés sauvages et leurs prédateurs, n'a rien d'une végétation naturelle, mais est le résultat de l'action des pasteurs eux-mêmes et de leurs troupeaux, en particulier de l'usage judicieux des feux de brousse. Dans les zones mises actuellement en réserve pour les animaux sauvages [...] ressurgit une végétation naturelle de savane aux hautes herbes broussailleuse, rapidement abandonnée par les animaux sauvages [...]¹.

Comment comprendre qu'un gouvernement cherche à évincer d'un territoire une

population dont les activités de subsistance en ont créé (en partie) et en assurent encore la spécificité? Il faut probablement voir là le résultat malencontreux et inévitable de la planification à court terme. L'administration locale craindrait que la concentration sur les hautes terres des troupeaux bovins, caprins et ovins, occasionnée par des sécheresses successives, n'entraîne la déforestation et l'érosion du sol dans la région. Cette crainte semble peu fondée, si l'on doit ajouter foi aux résultats de recensements qui indiquent un fléchissement du nombre de bêtes. Par ailleurs, la population Masai s'accroît et cette disproportion entre la population humaine et animale se traduit par un appauvrissement général mais aussi par des écarts socio-économiques significatifs au sein de l'ethnie.

Pour solutionner de façon ponctuelle les problèmes issus des vagues de sécheresse, il suffirait d'affecter à la région, pendant une période limitée, quelque budget supplémentaire. Si l'auteur évite d'aborder la question, c'est que les coffres de la nation sont vides et que la cause des parcs nationaux et de la faune des savanes est plus populaire auprès d'organismes internationaux bailleurs de fonds que celle d'une population non encore affamée. Århem glisse un peu rapidement sur le fait qu'à long terme les Masai de la région de Ngorongoro devront composer avec leur situation au sein de l'État. Ils devront élargir la définition et la compréhension de leur univers géo-politique au-delà de ses limites traditionnelles.

On ne peut que louer les efforts de l'auteur pour mettre en valeur les apports des Masai et par là rescaper une ethnie et son mode de subsistance. Il faut néanmoins admettre que toute analyse d'un problème régional divorcée de son contexte politique et économique global risque de tourner court et hypothèque d'autant son pouvoir de persuasion. Il est à espérer que l'auteur s'engage

1. Pierre BONTE, « La recherche ethnologique au C.E.R.M. Les sociétés de pasteurs nomades », *La Pensée*, sept. oct., 1973, no. 171, p. 160.

dans cette voie lors de la rédaction de son apport final.

Andrée ROBERGE

*Département de sociologie et d'anthropologie
Université Laurentienne, Sudbury, Canada*

BERNSTEIN, Henry et CAMPBELL, Bonnie K. (Ed.) *Contradictions of Accumulation in Africa: Studies in Economy and State*. Beverly Hills (CA), Sage Publications, Coll. « Sage Series on African Modernization and Development », volume 10, 1985, 312 p.

Placée sous le signe de l'actualité, la crise africaine a été l'objet ces dernières années d'un nombre croissant d'études, en filiation directe avec les théories du « développement du sous-développement » et de la « dépendance » auxquelles nous avaient initiés les travaux consacrés à l'Amérique latine. Les articles réunis par B. K. Campbell et H. Bernstein nous convient toutefois à une critique de ces approches trop réductionnistes de la crise africaine dont l'origine ne peut être attribuée uniquement aux liens que ce continent entretient avec le système économique mondial.

Tout en exprimant des points de vue divers, les auteurs partagent des préoccupations communes soit dépasser les connaissances actuelles sur l'Afrique, rendre compte de ses réalités contradictoires et participer à sa transformation. Des six chapitres qui composent le corps de l'ouvrage et portent sur autant de situations nationales, le premier est consacré à l'analyse des structures, des contradictions et du développement de l'État colonial au Basutoland (Lesotho). S'inspirant entre autres des travaux de P. Ph. Rey sur l'articulation des modes de production, l'article de J. Kimble explore la dynamique des relations entre les chefferies traditionnelles et l'administration britannique. Ce retour historique est l'occasion pour l'auteur de cerner la nature des modes de production pré-capitalistes, d'analyser leurs modalités d'intégration au développement ultérieur de l'Afrique du Sud ainsi

que le processus de formation de classe et de l'État.

Un autre groupe d'articles propose une révision des concepts (impérialisme, État, classe sociale) utilisés couramment dans certains écrits sur l'Afrique et jette les bases d'une approche et d'une interprétation nouvelles. Dans son analyse de l'État post-colonial au Nigéria, B. Beckman s'oppose aux conceptions instrumentalistes qui réduisent le rôle de l'État à celui de simple mécanisme de domination du capital international et laissent dans l'ombre le processus de formation de classe. Loin de nier toute possibilité d'accumulation du capital local, l'auteur soutient que le rôle de l'État comme agent de promotion des intérêts du capital étranger n'est pas incompatible avec celui d'agent de développement d'une bourgeoisie nigériane. Définissant l'État comme le champ de luttes entre diverses forces sociales, Beckman met en perspective son rôle de représentant des intérêts du *capital en général*.

Retraçant les grandes lignes du débat sur la nature de l'État au Kenya, G. Kitching souligne la complexité qui découle des alliances et des conflits dont les institutions étatiques sont le lieu. Il fait surtout ressortir la nécessité d'une « reconceptualisation » complète de l'histoire du développement capitaliste au Kenya qui rejette toute surdétermination par les facteurs externes et accorde au peuple un rôle beaucoup plus actif dans la construction tant de son passé que de son devenir. Kitching, enfin, met en garde contre le fatalisme de ceux qui, tant conservateurs que progressistes, affirment le caractère inéluctable de l'impérialisme. Cette conviction freine la recherche d'une alternative au système actuel dont il ne resterait plus qu'à tirer le meilleur parti possible.

P. Gibbon et M. Neocosmos rejettent à leur tour cette vision linéaire du développement capitaliste et mettent en perspective sa dynamique et ses effets contradictoires. Leur article s'interroge sur la prédominance du mode de production petit marchand dans le cadre plus général d'une économie capitaliste. À leur avis, la petite production de la paysannerie africaine, que la plupart des analystes si-